

Chroniques du troisième âge

Jean-Paul Leclercq

Le superflu

Ce n'était pas possible ! On devait avoir changé de cuisinière...ou des restrictions budgétaires avaient du sévir mais ce qu'il avait là devant lui était proprement immangeable ! Depuis qu'il était là, jamais il n'avait vu ni surtout senti pareille ignoble boustifaille.

D'ailleurs, tout se déglingait. Il était arrivé là heureux de trouver gîte et suite à un hasard tout à fait providentiel. Très vite il avait fait sa place. Tout un travail de séduction ! Il était heureusement maître dans cet art. C'était, comment dire, atavique. Il n'était pas beau. Pas beau du tout. Même

franchement affreux. Cela oblige à d'autres ressources. Il savait donc jouer de cette disgrâce pour s'attirer la sympathie des pensionnaires. Il faisait pitié aux hommes et réveillait le reliquat d'instinct maternel qui stagnait encore au fond des petites vieilles. Il finit ainsi par avoir son heure de gloire et devint la coqueluche des joueurs de cartes qu'il se contentait pourtant de contempler. On prétendit même qu'il trichait un peu, indiquant du regard ou d'un geste de tête à ses chouchous ce qu'il avait perçu du jeu d'un autre. Du coup, on le courtisa, on partagea avec lui pralines et biscuits. Les dames lui témoignèrent de l'affection, le personnel, sachant le bien qu'il faisait autour de lui, une forme de reconnaissance. Il lui arriva d'assister des mourants sans famille pour qui il était la seule présence, le seul réconfort. Il n'était pas indispensable, loin de là, mais il rendait mille et un petits services, finissant par faire partie des choses établies si bien que, peu à peu et tant il est vrai que l'habitude vient à bout de tout, il cessa d'attirer les regards. Avec le temps, on ne vit plus sa laideur ridicule, il perdit son meilleur avantage : celui de l'incongruité. Le mal de chien qu'il se donnait pour les autres devint normal, puis banal puis superfétatoire. On le snobait pensait-il. On finit même par le rabrouer sèchement quand, en mal de contact et d'amitié, il se faisait pressant. On le rejeta

finalement d'autant plus aisément que la rotation inévitable des résidents allait de pair avec son vieillissement à lui et que les nouveaux arrivés, centrés sur leur problème d'adaptation, ne pouvaient plus guère s'attendrir sur son apparence ni même sur une serviabilité qu'ils croyaient faire partie du service.

Franchement, il n'avait plus rien à faire ...ni là, ni ailleurs ! Mais il se faisait vraiment vieux, ses hanches le faisait fort souffrir, ses sens s'émoussaient, il lui devenait parfois pénible de contrôler ses sphincters. Le besoin de sécurité le retenait donc là en même temps que le titillait le rêve de sa vie d'avant. Qu'importait après tout de mourir dans ce clapier à seniors ? A mourir pour mourir, ne valait-il pas mieux mourir libre ?

Il n'avait gardé pour amie que Félicie dont le nom signifie « heureuse » en latin et qui, en effet, à cent et un ans semblait plongée dans une hébétude hilare et sempiternelle. Elle au moins souriait encore de toutes ses gencives quand il entrait dans sa chambre.

Et voilà qu'aujourd'hui elle lui avait joué le vilain tour de trépasser !

Ce fut le déclic, la goutte d'eau qui dépassait les bornes !

Le lendemain, à jeun pourtant, et sans prévenir personne, sans un regard en arrière, il franchit la porte et se retrouva dans le monde sauvage : la rue !

Il eut d'abord un moment de panique ! Cette odeur nauséabonde de déchets organiques, d'échappements automobiles, de transpiration mal contrôlée... il avait oublié tout ça, lui qui croyait ses muqueuses nasales atrophiées par l'odeur unique et omniprésente du Dettol. Cela le réconforta un peu... il avait donc toujours un odorat ?!

Bravement, il se lança sur le trottoir, remonta la rue Victor Bouillenne, contourna, non sans en apprécier les senteurs d'étable, la pissotière de la place Vieuxtemps et déboucha sur l'avenue de Spa.

Chemin faisant, sa mémoire se ravivait, ses sensations se réveillaient. Il lui semblait voir de plus en plus clair, humer avec plus de précision. Seule l'ouïe, par bonheur vu le vacarme ambiant, semblait bel et bien morte.

Il retrouva même de la vigueur à la marche. Il allait d'un pas rapide, presque trottinant. Sans attacher la moindre importance au spectacle pourtant peu ordinaire du trafic, à l'affairement des passants et des passantes.

Quelque chose le poussait et orientait sa course. Un souvenir lointain, quelque chose de si enfoui dans sa

mémoire que c'en était confus. Il ne se souvenait tout au fond de lui que d'une impression floue, d'une grande douceur, d'une grande plénitude. Et il lui semblait qu'en maintenant le cap plein sud, en marchant assez longtemps, il finirait par la retrouver. Cent fois, fatigué, il dut se reposer. Cent fois il repartit. Jusqu'à sortir de la ville, jusqu'à longer des haies, jusqu'à piquer un somme à leurs pieds... interminable !

Sa propre perplexité augmentait : où allait-il ? Mais une joie intérieure le soutenait, celle d'avoir renoué avec la liberté et l'aventure.

Il finit par faire halte auprès d'un panneau routier au nom engageant : « Vertbuisson ». Il avait beau être illettré, le dessin des caractères lui plut, sans savoir pourquoi. Derrière la tôle, un sentier parfumé à l'ail des ours s'enfonçait sous les frondaisons. Il s'y engagea derechef. La fraîcheur lui fit oublier la fatigue. Le sol était un peu humide, juste de quoi y laisser sa trace, des anémones enneigeaient un peu les bas côtés. Il y avait du lierre vert sombre, du sureau aux ombrelles en dentelle de Bruges, des troncs rugueux et balèzes en débardeur de lichen. Il aimait. Il pressait moins le pas. Flânait, même.

Tout à coup, il sursauta. Voilà qui remuait en lui quelque chose d'encore plus profond, qui agitait je ne sais quelle ancestrale curiosité remontée des

profondeurs génétiques : Une piste, bien marquée. Il examina. Un chevreuil sans doute. Mais d'où savait-il ce qu'était un chevreuil ? ?

Justement ! Il voulait savoir ! Absolument !

Vissé à la trace, il accéléra. Ses hanches lui faisaient mal. Il n'en avait cure. Il ajouta ainsi un bon kilomètre à sa folle équipée. Une trouée de lumière dans le vert du feuillage, droit devant. Il s'arrêta net en débouchant, ébloui, dans le soleil.

S'il avait dû se faire, un jour, une idée du paradis, il eût été là, devant ses yeux.

Sous l'aile bleue du ciel, une clairière idyllique s'ouvrait comme un étang au milieu des épicéas, frissonnant de toutes ses graminées ocre. Cà et là les corolles des marguerites, les gouttes rouges des coquelicots. Une brise tiède et caressante, le parfum de la bruyère mêlé à celui du conifère coupé. L'impression d'une fourrure douce, d'une matrice de tendresse, d'un accueil dont le toucher même distillait l'amour.

Il en oublia le chevreuil. S'avança doucement. En l'effleurant, les herbes hautes lui filaient la chair de poule, les senteurs de résine l'enivraient. Un grand bonheur lui dilatait la poitrine. S'il l'avait pu, il aurait ri de joie. Il se mit à courir, à gambader même...

Il était toujours sourd. Il n'entendit pas le coup de feu, ni le « sale clebs » qui tomba du mirador planté en bordure et auquel il n'avait pas prêté attention.

Il ressentit seulement un choc. Violent. Tout s'éteignit.

Il roula dans le noir.....

Quand il se releva, il était comme qui dirait « hors de lui », la lumière avait changé de qualité, elle semblait émaner des choses, les dotant d'une évidence plus réelle que réelle. La clairière était encore plus calmement envoûtante. Elle rayonnait. Un jappement de surprise lui échappa : à quelques mètres, indifférent, broutait le chevreuil. Cela ne suscitait en lui nul instinct chasseur. Il se coucha dans un carré de bruyère et s'étira en proie à une grande paix qui lui gonflait le cœur ; heureux simplement d'être parmi tout ce qui était.

Ce n'était qu'un chien. Il ne connaissait rien à la métaphysique. Il ne sut jamais que, comme le lui avait laissé pressentir le premier émerveillement, il était cette fois bel et bien arrivé au paradis.

